

---

■

## *Présentation*

---

Les articles qui suivent sont issus du troisième colloque annuel de la CEFAN. L'idée d'organiser une telle rencontre revient à Jean Hamelin qui a laissé carte blanche à ses deux collaborateurs, Jocelyn Létourneau et Roger Bernard, pour la mener à terme. Qu'on nous permette ici de remercier cet infatigable inspirateur pour l'impulsion qu'il a donnée à cette entreprise et pour la confiance intarissable dont il a fait preuve jusqu'à la fin.

Il est nécessaire, d'entrée de jeu, de révéler les orientations qui ont présidé à l'organisation du colloque et d'expliquer aussi les objectifs visés. On essaiera dans cet esprit d'établir le questionnement de départ, de cerner les lignes de force de la rencontre et de présenter la facture générale de l'ouvrage, ce qui permettra de préciser les termes composant son sous-titre: récits, parcours, enjeux, hors-lieux.

### **QUESTIONNEMENT DE DÉPART**

En cette période d'explosion et d'implosion simultanées des États-nations, au moment où les sujets individuels et collectifs ne savent plus très bien se définir, ni définir leurs rapports aux *Autres*, le questionnement identitaire pénètre dans tous les pores du tissu social, affleure par tous les interstices de l'espace public et politique. À cet égard, le Canada<sup>1</sup> constitue un cas on ne peut plus caractéristique de

---

1. En considérant le mandat de la CEFAN, nous avons délibérément choisi d'étayer la problématique du colloque à partir de l'exemple du Canada francophone. On remarquera à cet égard que les textes formant les deux premières parties de l'ouvrage

ce phénomène troublant qui marque l'horizon des États-nations contemporains : celui de leur éclatement par le haut et par le bas.

### Éclatement par le haut ?

L'époque actuelle est en effet caractérisée par la mondialisation des perspectives et par l'internationalisation des projets : de nouvelles entités politiques naissent, de nouveaux regroupements se forment, une nouvelle donne semble marquer l'horizon des États-nations, soit celle de leur interpénétration à un niveau inégalé et ce, jusqu'à les remettre en cause dans leurs fondements spécifiques, c'est-à-dire dans leur souveraineté et dans leur identité. En même temps, jamais n'a-t-on vu s'affirmer autant les dissidences locales ou régionales. Il semble que l'État-nation, à tout le moins le projet national, n'arrive plus à contenir les soubresauts de la société civile. Les cultures dominantes, qui s'expriment dans des lieux de mémoire aux évocations et aux significations bien précises et surtout homogénéisantes, coïncident de moins en moins avec les velléités d'affirmation identitaire d'autant de petits collectifs qui veulent se doter de structures de représentation légitimes et reconnues. Enfin, les grands récits historiques, qui ont accompagné, justifié et fondé depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle l'essor du monde bourgeois (au sens propre du terme), n'arrivent plus comme auparavant à étendre leurs perspectives unifiantes sur l'expérience quotidienne de l'hétérogénéité. Pour tout dire, cette fin de II<sup>e</sup> millénaire coïncide avec une période de débordements, de floraison et de renaissance qui remet sérieusement en question les paradigmes cognitifs qui, hérités du siècle précédent, infléchissaient dans des perspectives bien précises les projets individuels de vie. En fait, le projet national définit de moins en moins bien le champ des possibilités d'une vie, alors même que les divers groupes – ethniques, religieux, culturels – qui le font revendiquer le statut de sujet poli-

---

consistent en des analyses ou en des récits de praxis touchant à des réalités collectives ou individuelles de la franco-canadianité. Cela n'est pas exactement le cas pour les articles formant la troisième partie ni, *a fortiori*, pour le texte final, qui déborde amplement tout cadre de nature communautaire.

tique et quittent ainsi cette société civile qui est (qui était?) compatible avec le projet national.

### Éclatement par le bas?

Par ailleurs, l'idée bien ancrée (dans les grands récits collectifs des États-nations tout au moins) selon laquelle l'identité est un sentiment d'appartenance entier, unique, clair et fixe, ne semble plus correctement décrire la situation effectivement vécue par les acteurs sur le plan de leurs pratiques « identifiantes » – du reste, l'a-t-elle déjà fait? L'identité est en effet vécue et assumée – et on le reconnaît maintenant explicitement – comme une réalité plurielle, confuse, hétérogène et mouvante. Elle est une pratique éclatée, métisse, transitionnelle, instable, en construction, en réparation et labile. L'individu se comporte de plus en plus tel un « caméléon », changeant d'allégeance, manipulant les codes et les symboles « identifiantes », se définissant par rapport à plusieurs lieux d'appartenance à la fois, évoluant au gré des conjonctures, assumant positivement la crise des références fondamentales et cherchant à se reproduire, identitairement, politiquement et sexuellement, dans une espèce de « métaculturalité » fortement marquée par la mondialité, par la consommation éphémère et par le délire des ambitions personnelles. De plus en plus, l'espace-temps d'appartenance et d'attachement de l'individu est multiple, son patriotisme est pluriel et ses convictions sont désintégréées.

Dans ce contexte d'éclatement par le haut et par le bas des États-nations, comment se pose la question de l'identité? En d'autres termes, comment désormais aborder le problème de l'intégration des États-nations au moment où ils connaissent tant de déchirements causés par la pression des contraintes externes (mondialisation) et internes (individuation et corporatisation)? Faut-il cesser de concevoir la matérialité et l'historicité des États-nations, donc leur avenir, de la manière que nous l'a enseignée la tradition politique occidentale? Faut-il analyser l'État-nation en tant que phénomène historique particulier propre à une période historique et non pas comme l'expression d'une finalité de l'histoire? Si le « temps de l'État-nation » est en voie d'être dépassé, comment imaginer l'existence du sujet politique à l'heure de la mondialité et de l'affirmation des identités particulières?

res? Faut-il repenser autrement l'existence du collectif? À moins que ce ne fût notre conception de l'identité, de la définition du *Nous autres*, qu'il faille revoir? Enfin, bien que l'on sache que l'identité est une réalité en voie de recomposition et d'éclatement, réalité vécue comme telle par les collectifs autant que par les individus dans la présente conjoncture, comment poser la question identitaire, c'est-à-dire celle du «vouloir vivre en commun» dans le cas concret du Canada en ce moment dramatique de son devenir?

## LIGNES DE FORCE

Compte tenu de ce questionnement, trois orientations ont été imprimées au colloque.

D'abord, en partant de l'idée que l'identité est un mode d'intelligibilité et une mise en configuration narrative de *Soi-même* et de *l'Autre* dans un rapport de réciprocité et de reconnaissance mutuelles, il s'est agi de faire ressortir et d'illustrer, par des cas puisés dans l'expérience de la francophonie canadienne, comment l'identité est un construit qui s'enracine dans l'invention et dans la fétichisation d'une tradition, qui repose sur des manipulations ou des usages sélectifs de la Mémoire et de l'Oubli collectifs, qui réduit par un processus d'homogénéisation forcé et artificiel la pluralité des situations et des expressions identificatoires vécues par les personnes et qui rejette la réalité métissée caractérisant l'horizon quotidien de ces mêmes personnes. Le discours identitaire, discours éminemment politique, idéologique et élitaire visant des buts, rattache la diversité des temps sociaux et celle des territorialités individuelles à un espace-temps du collectif qui, lui, exprime et renvoie à la dure réalité des rapports de pouvoir. Comme l'a écrit Geoff Eley: «Si l'identité est décentrée, la politique est une tentative pour créer un centre» (1992: 189). Dit autrement, l'identité est un mode actif de compétition pour la reconnaissance sociale et politique, elle est un moyen de produire de l'«autochtonie<sup>2</sup>» et, pourrions-nous ajouter, de l'«étrangéité».

---

2. Expression empruntée à Kalulambi Pongo (1993).

Montrer ensuite, à partir de récits de praxis, que l'identité, bien loin de n'être qu'une politique de l'expression individuelle, est une poétique de la condition humaine. Ce qu'on appelle l'identité est une « réalité » – car elle est effectivement vécue sur ce mode par les acteurs qui la théâtralisent et la carnalisent – que l'on peut bien sûr envisager et construire comme tout objet intellectualisé et ainsi la réduire à sa seule dimension rationnelle, comme si elle n'était qu'un sentiment à finalité consciente, de préférence politique. Pourtant, il faut reconnaître qu'elle est aussi un senti, un cri du cœur (et pas seulement de la raison), un acte de communication fondamental, un appel profond, une passerelle entre *Soi* et *l'Autre*, une recherche éternellement recommencée de synthèse. En termes clairs, illustrer comment les pratiques identificatoires débordent continuellement les parcours tracés et les matrices représentationnelles octroyées, et montrer comment ces pratiques apparemment éclatées, à cheval et labiles, loin d'exprimer une confusion identitaire, reflètent précisément ce qu'est le sentiment d'appartenance, soit une situation embrouillée, instable et en devenir qui mérite d'être acceptée, reconnue et théorisée comme telle.

Finalement, jeter un éclairage sur trois aspects centraux touchant la production de l'unité et de l'identité collectives au sein des États-nations contemporains, et notamment au Canada: celui des enjeux posés par les flux migratoires, l'interpénétration culturelle et les phénomènes de mondialisation; celui des défis entraînés par la réconciliation des horizons apparemment divergents de la citoyenneté, de la nationalité et de l'ethnicité; celui enfin qui est posé par ce qu'on appelle dans certains milieux la transculturalité ou, moins ambitieusement peut-être, la désaffection des identités fétiches et l'ouverture vers l'appartenance hétérogène.

## FACTURE DE L'OUVRAGE

Le lecteur découvrira que l'ordonnancement des articles, qui tient compte des objectifs visés par le colloque, est marqué par une logique implicite.

Au départ se trouvent cinq textes qui, regroupés sous le thème « Récits », cherchent à mettre au jour – opération toujours difficile, controversée et limitée – les fondements, tout au moins les éléments des identités acadienne, franco-ontarienne, franco-manitobaine, franco-albertaine et canadienne. Recourant à un type d'analyse éprouvée, les auteurs établissent des rapprochements – voire des rapports dialectiques et dialogiques – entre le sentiment identitaire, d'une part, et l'historiographie, l'institution littéraire, la production culturelle et le discours politique, d'autre part. Dans son article, P.D. Clarke fait bien ressortir l'idée suivant laquelle l'histoire, en tant que récit élitair du passé et moyen de créer une conscience commune pour la transformer en destin, est destructrice de mémoires populaires tout en s'emparant largement de l'espace public d'énonciation. Si ces mémoires perdurent, c'est dans l'espace privé qu'elles continuent d'activer les souvenirs; des souvenirs qui, néanmoins, nourrissent le néo-nationalisme acadien dans un rapport dialectique entretenu avec l'historiographie. Pour sa part, François Paré montre comment l'identité franco-ontarienne est « née » par l'entremise d'un programme littéraire qui, initialement, a servi de catalyseur dans la cristallisation d'une idée utopique, puis a agi comme un moyen de dissidence contre le Québec (qui incarne, pour plusieurs Franco-Ontariens à cette époque, le rôle de la métropole aliénatrice) et, enfin, a joué le rôle de facteur de rédemption collective. Le texte de Raymond-M. Hébert, qui ne manque pas au passage d'écorcher durement, sinon injustement, le projet nationaliste québécois en le réduisant à certains épiphénomènes maximalistes – trouvons-nous là l'expression de l'incompréhension qui marque souvent les rapports entre francophones au Canada? –, ambitionne de cerner les assises de l'identité franco-manitobaine. Définis comme un petit « peuple » sans territoire, minorité parmi d'autres minorités mais vivant dans une société anglophone, les Franco-Manitobains se sont dotés, au fil des ans, d'un espace institutionnel où s'exprime leur culture: une culture qui se manifeste par l'emprunt aux figures patrimoniales autant que par leur remise en question draconienne; une culture ouverte vers l'*Autre*, sorte d'universel serene; une culture de tolérance enfin, libérée de ses complexes de minoritaire. L'article de Paul Dubé, qui consiste en un essai sur l'identité franco-albertaine, exprime surtout la difficulté de bien saisir et de situer cette espèce particulière d'acteur qu'est le Franco-Albertain,

pris entre ses appartenances anglophones et francophones et recherchant une altérité existentielle dont la forme culturelle, sinon politique, reste à définir. Enfin, dans son texte portant sur la canadianté, Nicolas van Schendel insiste sur l'autre aspect central de l'identité collective, à savoir l'Oubli. On sait en effet que, pour vivre ensemble, il est nécessaire de partager des souvenirs mais, également, de s'entendre sur ce qu'il est possible, sinon impératif de laisser dans l'ombre<sup>3</sup>. À cet égard, van Schendel met en relief le fait que la canadianté, en tant que métareprésentation de l'identité canadienne fondée sur un récit faisant intervenir des figures archétypales et emblématiques de l'« esprit canadien », a continuellement refoulé d'autres figures, plus déroutantes pour qui aime les choses claires et fixes, soit le Voyageur, l'Étranger, l'Immigrant et le Métis, lesquelles ont historiquement incarné la libre expression des différences, la traversée des frontières communautaires et le continuels chevauchement des cultures et des langues, trois critères au centre de ce que l'auteur appelle le « pari transculturel » et qui pourraient bien définir cette dénomination ambiguë qu'est la *québécoisité*.

La deuxième partie de l'ouvrage, qui regroupe quatre articles sous le thème « Parcours », vise à faire état du caractère sinueux, des interrogations existentielles, de la réalité fragmentée et des bifurcations continues des trajectoires de vie de personnes réelles qui, en racontant une partie de leur histoire, montrent à quel point leur appartenance est plurielle, transitoire et en perpétuelle reconstruction. Employant un style doté d'une grande sincérité et dénué d'artifices rhétoriques, Marie Moser laisse entrevoir, en prenant prétexte de l'histoire de sa propre famille établie en Alberta depuis 94 ans, la difficulté de la condition minoritaire des francophones dans l'ouest du Canada. Mais elle démontre aussi, à sa façon, combien les attributs fétiches de l'identité – par exemple, l'association substantialiste entre la langue maternelle et l'appartenance au groupe – est un raccourci que prennent bien des analystes pour caractériser des personnes qui se situent aux entrelacements plutôt que dans les alvéoles des groupes d'appartenance. Fernande Grondin, dans un texte court mais incisif,

---

3. À ce sujet, voir Dakhli (1992).

décrit son état d'errance perpétuelle et avoue que l'image de l'Étranger, c'est-à-dire de celui ou de celle qui ne se retrouve ni ne se reconnaît jamais dans les *lieux* indiqués, est le seul *lien* identitaire par lequel elle peut définir et concevoir son appartenance au monde. Pour sa part, Uli Locher, tout en reconnaissant que l'expérience de l'immigration rend problématique la continuité identitaire, considère néanmoins que sa marginalité d'immigrant est source de plaisir, d'enrichissement et de satisfaction, notamment parce qu'elle lui a permis de trouver une nouvelle intégrité et parce que, de son point de vue, c'est dans les marges plus qu'au centre que se définit l'horizon prochain des États. Enfin, établissant au départ que la construction de l'identité personnelle se fait dans le cadre des relations sociales concrètes – et non pas simplement objectivées – qu'un individu entretient avec les *Autres* et avec l'environnement dans lequel il évolue, Roger Bernard parvient, au terme d'une analyse qui est en même temps une introspection de la condition du Franco-Ontarien, à la conclusion que l'univers diglossique et bilingue marquant la vie courante des gens qui appartiennent à cette communauté franco-ontarienne, est un lieu illusoire de la francité, une zone d'embrouillage des rapports de réciprocité entre le *Soi* et l'*Autre*.

Dans la troisième section du livre sont groupés quatre textes qui, chacun à leur façon, abordent certains enjeux majeurs touchant la production de l'unité et de l'identité au Canada en cette ère de mutation sociétale. Au moyen d'une argumentation implacable, Amaryll Chanady montre comment, compte tenu des phénomènes en cours de mondialisation, d'individuation et de corporatisation (que connaît également l'État canadien), il est essentiel de (re)concevoir l'identité nationale et culturelle à partir d'un autre paradigme, celui de l'hétérogénéité polymodale et dynamique. Dans son article, Jane Jenson plonge au cœur des nouveaux rapports qui s'établissent, dans la dynamique politique canadienne et dans le processus de reproduction de l'État-nation, entre la citoyenneté et l'identité. Elle soutient la thèse que les concepts fondamentaux de la dualité de la nation et du citoyen sont remis en question par des groupes sociaux – et par les autochtones – qui rejettent les prétentions traditionnelles d'universalité et d'individualité des droits inhérents à la citoyenneté canadienne. Cette contestation, ajoute-t-elle, lance un défi de taille aux systèmes



de représentation et impose une redéfinition de la relation entre espace et pouvoirs. Tirant parti d'une réflexion iconoclaste et inspirante qu'elle poursuit depuis plusieurs années, Régine Robin entreprend de défamiliariser la question, si ce n'est l'objet identitaire, en montrant comment les identités fétiches, construites autour du concept d'ethnicité notamment, sont des « pleins » qu'il importe de vider de leur substance et de leurs fausses certitudes, de manière à redécouvrir la mouvance caractéristique de l'acteur qui, lorsqu'il s'interroge sur ses trajectoires, retrouve les sources de son altérité. Finalement, en tirant profit d'un exercice d'analyse littéraire portant sur deux ouvrages importants de la littérature brésilienne des années 1920, Walter Moser propose un travail critique sur le concept d'identité. Il conclut que le défi consiste à soustraire ce concept des discours substantialistes et totalisants qu'il active et qui le recouvrent pour redécouvrir ce à quoi ce concept renvoie fondamentalement, soit l'altérité, la pluralité et l'hétérogénéité.

En finale de l'ouvrage, dans une section intitulée « Hors-lieux », Herménégilde Chiasson confirme la perspective ouverte par ses prédécesseurs. Dans l'optique de l'auteur, qui se raconte à travers un récit éparpillé dont les parties se lisent dans l'ordre qu'on veut – est-ce enfin une définition positive du désordre? –, l'identité apparaît comme un hors-lieu, à moins que ce ne soit un lieu défamiliarisé ou peut-être, simplement, tous les lieux confondus dans une seule entité désormais éclatée. Toujours est-il qu'en lisant le texte de Chiasson on sent l'identité plus infinie, plus indéterminée et plus mouvante que jamais, sorte de dérive libératrice des fixités par lesquelles on aime bien domestiquer les trajectoires individuelles, histoire de les dominer aussi. Initialement présenté sous la forme d'une « performance » visuelle et narrative, le texte de Chiasson, qui a profité de la maîtrise impressionnante, par l'artiste, du rythme, du ton et de la musique de sa voix et de ses silences, nous a permis de découvrir l'ambiance et les fictions d'une personne autant que ses matérialités existentielles, présentes mais fuyantes en même temps, à la fois fascinantes et désespérantes.

\*

\* \* \*

Récits, parcours, enjeux, hors-lieux: voilà les quatre paramètres d'un colloque qui, en tentant de réconcilier deux des vecteurs principaux de notre rapport au monde (l'anthropologique et la poétique du savoir), aura permis à ses participants – et permettra, espérons-le, aux lecteurs – de prendre connaissance de la fécondité de ces approches complémentaires.

Jocelyn LÉTOURNEAU, directeur du CELAT  
et professeur au Département d'histoire  
Université Laval

## **Bibliographie**

DAKHLIA, Jocelyne (1992), « L'historien pris au piège de la mémoire », dans B. Jewsiewicki et J. Létourneau (dir.), *Constructions identitaires: questionnements théoriques et études de cas*, Québec, CELAT (coll. Actes de colloque, 6), p. 73-83.

ELEY, Geoff (1992), « De l'histoire sociale au « tournant linguistique » dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », *Genèses*, 7 (mars), p. 163-193.

KALULAMBI PONGO, Martin (1993), « Production et signification de l'identité Luba-Kasai. La revue *Nkuruse* en tant qu'instrument d'action et témoin, 1890-1990 », thèse de doctorat, Département d'histoire, Université Laval.